

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Des archives vivantes

Chloé Gagné Dion

Numéro 332, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagné Dion, C. (2021). Compte rendu de [Des archives vivantes]. *Liberté*, (332), 72–73.

Tous droits réservés © Chloé Gagné Dion, 2021

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Des archives vivantes

Chloé Gagné Dion

Alep : portrait d'une absence

Texte de Mohammad Al Attar
Mise en scène par Omar Abusaada
À l'Édifice Wilder – Espace danse, dans le cadre du Festival TransAmériques (FTA), du 1^{er} au 12 juin 2021

Dans le nuage (première mouture)

Texte et mise en scène de Maxime Carbonneau et Laurence Dauphinais
Au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, dans le cadre du FTA, du 7 au 11 juin 2021

Declarations

Texte et mise en scène de Jordan Tannahill
À La Chapelle Scènes contemporaines, dans le cadre du FTA, du 5 au 7 juin 2021

Dans la dernière édition du Festival TransAmériques assemblée par le directeur artistique Martin Faucher, trois pièces de théâtre travaillent l'archive en classant des témoignages et en collectionnant des souvenirs. Ces spectacles mettent en scène, chacun avec une approche narrative singulière, des protocoles pour organiser la mémoire et conserver de précieux morceaux d'humanité. Attirée par l'idée que des artistes aux esthétiques bien distinctes choisissent d'aborder et de construire des archives vivantes, j'ai voulu m'intéresser à ce que l'art éphémère du théâtre pouvait apporter à ces traces humaines. Comment l'idée trois fois déclinée de la conservation est-elle explorée par un art qui exalte le présent ?

Seulement dix personnes à la fois peuvent assister à *Alep : portrait d'une absence*, une pièce signée par l'auteur Mohammad Al Attar, le metteur en scène Omar Abusaada et la scénographe Bissane Al Charif. Dans le hall de l'Édifice Wilder – Espace danse, une grande carte d'Alep nous accueille, dessinée sur un panneau en bois avec des tracés anonymes, sauf pour quelques indications en arabe. Chaque membre du public choisit un quartier différent de la ville en retirant un morceau de bois taillé dans la carte. Un petit magnétophone correspondant à notre quartier nous est confié avant notre entrée dans la salle de spectacle, où il faut s'asseoir à la table affichant les contours du morceau de casse-tête sélectionné.

Les affects et les histoires d'enfance et de révolution liés aux recoins de la ville d'Alep prennent la forme de documents précieux à manipuler avec soin.

Un interprète rejoint ensuite chaque membre de l'auditoire, créant dix tête-à-tête simultanés avec le public. Après avoir fait entendre quelques mots d'un habitant ou d'une habitante d'Alep grâce au magnétophone, l'interprète partage le témoignage de cette personne en citant ses paroles. Incarnant presque ces dix êtres lointains, les interprètes adoptent toutefois le rôle délicat de passeur ou passeuse en se présentant d'abord en tant qu'eux-mêmes ou elles-mêmes,

puis en établissant durant leur monologue une sorte de complicité par le regard, les yeux plongés dans les nôtres.

Chaque membre du public a accès à un seul témoignage racontant les souvenirs rattachés à un endroit précis, par exemple un marché, une rue ou une église. En une vingtaine de minutes, chaque interprète transmet les souvenirs joyeux et troubles associés à un lieu en apparence ordinaire, mais cher à cette personne. Soigneusement encadrés par ce protocole, les affects et les touchantes histoires d'enfance et de révolution liés à ces recoins de la ville prennent soudainement la forme de documents précieux à manipuler avec soin. Une telle organisation des souvenirs et leur classement dans l'espace élèvent la simple remémoration d'un trottoir, d'une colline ou d'un restaurant au rang d'archive exceptionnelle.

Le dispositif théâtral de la pièce réussit aussi à rendre la chaîne de transmission de ces histoires très concrète. Dans le hall et sur chaque table, la restitution des cartes d'Alep rappelle la destruction de la ville. Lors du tête-à-tête, la personnification, légèrement détachée, met en exergue l'éloignement de la personne expatriée. La pièce nous transmet ainsi la responsabilité d'archiver ces lieux en ruines dans notre mémoire, dans un rapport au passé n'insistant pas sur la nostalgie, mais plutôt en tension avec l'absence, au présent, de ceux et celles à l'origine des souvenirs et des endroits remémorés.

Empruntant une forme théâtrale plus classique, *Dans le nuage (première mouture)*, écrit et mis en scène par Maxime Carbonneau et Laurence Dauphinais, raconte la conception d'un document d'archives unique par des scientifiques et des artistes américains au milieu des années 1970. Jouée au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, la pièce se focalise sur l'élaboration du *Golden Record*, un disque comportant un bouquet d'informations sur l'essence de l'humanité et conçu pour se conserver environ un milliard d'années. Grâce à l'initiative de l'astrophysicien Carl Sagan, le disque contenant des images, des sons naturels, des voix enregistrées et des pièces musicales variées est envoyé dans l'espace en 1977 avec les deux sondes *Voyager* dans le but de présenter la vie sur Terre à des intelligences extraterrestres.

S'ouvrant sur la récente mission d'exploration sur Mars et une introduction des interprètes expliquant leur rapport à l'exploration spatiale, la pièce glisse ensuite vers la représentation du comité chargé de concocter le disque. Robin-Joël Cool interprète le directeur du projet, Carl Sagan; Karine Gonthier-Hyndman, l'artiste et organisatrice des salutations en cinquante-cinq langues, Linda Salzman (alors mariée à Sagan); Leila Donabelle Kaze, l'écrivaine et directrice

artistique du projet, Ann Druyan ; Gabriel Szabo, l'auteur et producteur Timothy Ferris ; et Olivier Morin, l'astronome et directeur artistique Frank Drake.

Après la présentation du comité responsable de créer l'ambitieuse capsule temporelle du *Golden Record*, la pièce se resserre autour de la mise en scène à la fois planante et tendue d'une longue séance d'écoute visant à déterminer la sélection finale des musiques de différentes cultures et époques à envoyer dans le cosmos. Extrapolant à partir de l'étude des musiques contenues sur le disque doré et de ce qui est connu de l'histoire d'amour naissante entre deux membres de l'équipe durant le projet, Carbonneau et Dauphinais ont imaginé des tensions à l'intérieur du groupe, des motivations derrière certains choix de chansons et des réflexions philosophiques développées durant le processus. Alors que le *Golden Record* est inspiré par la possibilité d'un contact avec des extraterrestres dans le futur, la pièce choisit de visiter le présent de sa confection et d'explorer la rencontre passée entre les gens ayant signé cette trace de l'humanité.

En racontant sur scène l'aventure intellectuelle et émotive précédant l'aventure spatiale, *Dans le nuage (première mouture)* donne corps aux personnalités élaborant l'archive. Même si la pièce semble peu développer cette piste de sens, les codes théâtraux privilégiés soulignent tout de même que des subjectivités sont à l'œuvre dans la conception d'un tel document. En présentant les individualités qui sélectionnent les éléments servant à décrire l'humanité, la pièce demande en filigrane : qui organise la mémoire ? À partir de quelles connaissances et expériences ces personnes ont-elles façonné l'une des archives les plus durables de notre espèce ?

Le spectacle *Declarations*, écrit et mis en scène par Jordan Tannahill, un auteur et artiste multidisciplinaire torontois basé à Londres, a été joué à La Chapelle dans une forme adaptée aux restrictions sanitaires. Dans la version originale créée en 2018, cinq interprètes récitaient une série de courts énoncés commençant par « Voici » (« *This is* ») : « Voici l'odeur du gazon fraîchement coupé / Voici la fin du monde / Me voici qui t'ignore à un party / Voici le temps lui-même. » La pièce alternait entre ces nombreuses phrases et un important apport gestuel improvisé, mais jamais illustratif, installant des décalages vibrants et parfois absurdes entre les mots et les mouvements.

Dans la variation présentée cette année, le jeu de juxtapositions se construit à partir de la lecture des énoncés par Tannahill seul, accompagné d'un diaporama d'une centaine de photos prises par lui-même et projetées brièvement sur le fond de scène. Les phrases rapides mentionnant des objets, des moments furtifs et des sensations (« Voici un secret / Une arme / Me voici qui m'effondre ») sont accolées à des images généralement dissociées de ce qui est décrit. Les photos montrent surtout des paysages, allant d'un bord de mer ensoleillé à des fleurs coupées laissées sur l'asphalte, ou d'un bâtiment urbain en construction à une route de campagne nocturne, ainsi que des portraits

de Tannahill et de son entourage – des lèvres entrouvertes, un bras velu, des mains aux ongles vernis, des selfies sur l'oreiller et des photos de famille. Dans cette « lecture augmentée », les images ouvrent des pistes de sens en créant des décalages, activent les énoncés en les situant dans le réel et nous plongent dans l'intimité de l'auteur.

Dans le nuage (première mouture) choisit de visiter le présent de la confection du Golden Record et d'explorer la rencontre passée entre des gens ayant signé cette trace d'humanité.

S'insérant entre l'expression du désir amoureux et la description d'activités quotidiennes, des évocations de la mère de l'auteur, de la maladie et d'un deuil forment les motifs récurrents. Car, comme l'explique Tannahill au début de la représentation, la pièce raconte sa réaction au diagnostic de cancer généralisé de sa mère et son propre apprivoisement des émotions paradoxales émanant de l'absurdité de la vie qui continue malgré l'annonce d'une mort inexorable.

Le spectacle ne met pas seulement en scène un exercice de remémoration pour la postérité. L'expression répétée au début de chaque phrase systématise la production de souvenirs et élabore un véritable inventaire qui met sur un pied d'égalité le rire d'une mère, le féminisme et un feu de forêt. La formule réitérée organise une cérémonie qui donne une forme à la mémoire et confère le statut d'archive à ce qui serait normalement considéré comme banal. Ce besoin d'inventorier est aussi avivé par la forme même du théâtre. Le caractère fugace de la représentation fait en sorte que l'approche inévitable de la fin de la pièce évoque la disparition prochaine de la mère, traduisant ainsi l'inquiétude de la mort et communiquant l'urgence du souvenir.

Répertoire ainsi tous ces petits et grands morceaux du quotidien exacerbent le besoin de se concentrer sur chaque élément qui constitue le présent, d'une main gauche à l'odeur du Windex, de la couleur verte au cil d'une mère. Comme pour incarner le sempiternel conseil – qui est finalement le seul qui vaille – « un jour à la fois ». Même en préparant une collection de souvenirs à conserver pour le futur, *Declarations* fait valoir que le présent reste finalement le seul horizon habitable, quoique toujours avec les parfums de la disparition. 